



**HAL**  
open science

## Dossier critique de l'article “ Lao-Kiun ”, de l'Encyclopédie de d'Alembert et de Diderot

Huiyi Wu

### ► To cite this version:

Huiyi Wu. Dossier critique de l'article “ Lao-Kiun ”, de l'Encyclopédie de d'Alembert et de Diderot. Edition numérique collaborative et critique de l'Encyclopédie (ENCCRE), 2021, <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v9-900-0/>. hal-04084090

**HAL Id: hal-04084090**

**<https://hal.science/hal-04084090>**

Submitted on 27 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License



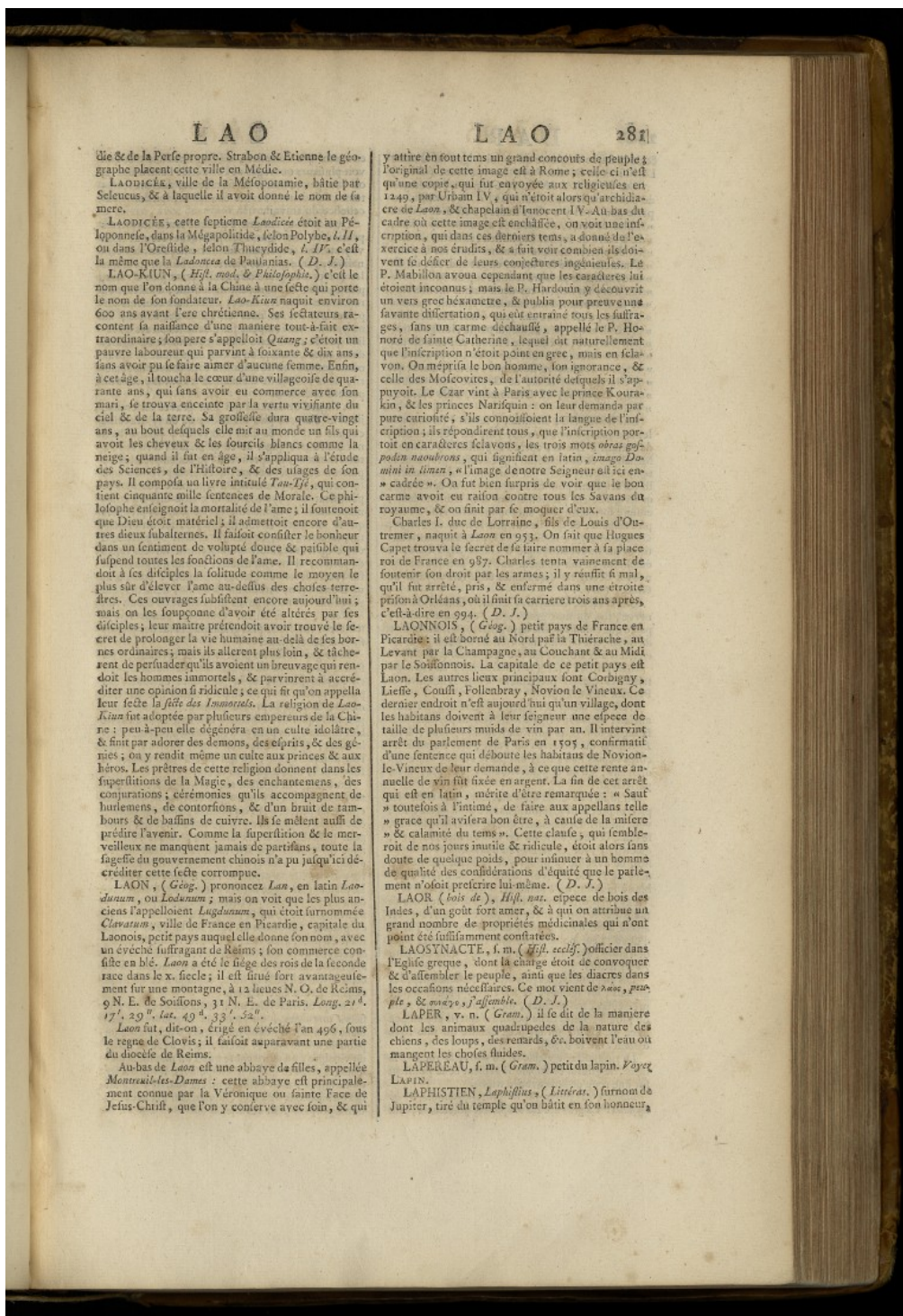
Article **LAO-KIUN**, (*Hist. mod.* & *Philosophie.*), vol. **IX (1765)**, p. 281a

## Transcription

- <sup>1</sup> **LAO-KIUN**, (*Hist. mod.*<sup>2</sup> & *Philosophie.*<sup>3</sup>) c'est le nom que l'on donne à la Chine à une secte qui porte le nom de son fondateur. *Lao-Kiun* naquit environ 600 ans avant l'ère chrétienne. Ses sectateurs racontent sa naissance d'une manière tout-à-fait extraordinaire ; son père s'appelloit *Quang* ; c'étoit un pauvre laboureur qui parvint à soixante & dix ans, sans avoir pu se faire aimer d'aucune femme. Enfin, à cet âge, il toucha le cœur d'une villageoise de quarante ans, qui sans avoir eu commerce avec son mari, se trouva enceinte par la vertu vivifiante du ciel & de la terre. Sa grossesse dura quatre-vingt ans, au bout desquels elle mit au monde un fils qui avoit les cheveux & les sourcils blancs comme la neige ; quand il fut en âge, il s'appliqua à l'étude des Sciences, de l'Histoire, & des usages de son pays. Il composa un livre intitulé *Tau-Tsé*<sup>4</sup>, qui contient cinquante mille sentences de Morale. Ce philosophe enseignoit la mortalité de l'âme ; il soutenoit que Dieu étoit matériel ; il admettoit encore d'autres dieux subalternes. Il faisoit consister le bonheur dans un sentiment de volupté douce & paisible qui suspend toutes les fonctions de l'âme. Il recommandoit à ses disciples la solitude comme le moyen le plus sûr d'élever l'âme au-dessus des choses terrestres. Ces ouvrages subsistent encore aujourd'hui ; mais on les soupçonne d'avoir été altérés par ses disciples ; leur maître prétendoit avoir trouvé le secret de prolonger la vie humaine au-delà de ses bornes ordinaires ; mais ils allèrent plus loin, & tâchèrent de persuader qu'ils avoient un breuvage qui rendoit les hommes immortels, & parvinrent à accréditer une opinion si ridicule ; ce qui fit qu'en appella leur secte la *secte des Immortels*. La religion de *Lao-Kiun* fut adoptée par plusieurs empereurs de la Chine : peu-à-peu elle dégénéra en un culte idolâtre, & finit par adorer des demons, des esprits, & des génies ; on y rendit même un culte aux princes & aux héros. Les prêtres de cette religion donnent dans les superstitions de la Magie, des enchantemens, des conjurations ; cérémonies qu'ils accompagnent de hurlemens, de contorsions, & d'un bruit de tambours & de bassins de cuivre. Ils se mêlent aussi de prédire l'avenir. Comme la superstition & le merveilleux ne manquent jamais de partisans, toute la sagesse du gouvernement chinois n'a pu jusqu'ici décréditer cette secte corrompue.

## Vue(s) Numérisée(s)

Volume IX, p. 281 (Bibliothèque Mazarine, cote 2° 3442)



LAO

lie & de la Perse. Strabon & Etienne le géographe placent cette ville en Médie.

LAODICÉE, ville de la Mésopotamie, bâtie par Seleucus, & à laquelle il avoit donné le nom de sa mere.

LAODICÉS, cette septième *Laodicea* étoit au Péloponnèse, dans la Mégapolitide, selon Polybe, *l. II*, ou dans l'Oréide, selon Thucydide, *l. IV*. c'est la même que la *Laodicea de Paulanias*. ( *D. J.* )

LAO-KIUN, ( *Hist. mod. & Philosophie* ) c'est le nom que l'on donne à la Chine à une secte qui porte le nom de son fondateur. *Lao-Kiun* naquit environ 600 ans avant l'ère chrétienne. Ses sectateurs racontent sa naissance d'une manière tout-à-fait extraordinaire; son pere s'appelloit *Quang*; c'étoit un pauvre laboureur qui parvint à soixante & dix ans, sans avoir pu le faire aimer d'aucune femme. Enfin, à cet âge, il toucha le cœur d'une villageoise de quarante ans, qui sans avoir eu commerce avec son mari, le trouva enceinte par la vertu vivifiante du ciel & de la terre. Sa grossesse dura quatre-vingt ans, au bout desquels elle mit au monde un fils qui avoit les cheveux & les sourcils blancs comme la neige; quand il fut en âge, il s'appliqua à l'étude des Sciences, de l'Histoire, & des usages de son pays. Il composa un livre intitulé *Tao-Tsé*, qui contient cinquante mille sentences de Morale. Ce philosophe enseignoit la mortalité de l'âme; il soutenoit que Dieu étoit matériel; il admettoit encore d'autres dieux subalternes. Il faisoit consister le bonheur dans un sentiment de volupté douce & paisible qui suspend toutes les fonctions de l'âme. Il recommandoit à ses disciples la solitude comme le moyen le plus sûr d'élever l'âme au-dessus des choses terrestres. Ces ouvrages subsistent encore aujourd'hui; mais on les soupçonne d'avoir été altérés par ses disciples; leur maître prétendoit avoir trouvé le secret de prolonger la vie humaine au-delà de ses bornes ordinaires; mais ils allèrent plus loin, & tâchèrent de persuader qu'ils avoient un breuvage qui rendoit les hommes immortels, & parvinrent à accréditer une opinion si ridicule; ce qui fit qu'on appella leur secte la *secte des Immortels*. La religion de *Lao-Kiun* fut adoptée par plusieurs empereurs de la Chine; peu-à-peu elle dégénéra en un culte idolâtre, & finit par adorer des demons, des esprits, & des génies; on y rendit même un culte aux princes & aux héros. Les prêtres de cette religion donnent dans les superstitions de la Magie, des enchantemens, des conjurations; cérémonies qu'ils accompagnent de hutlements, de contorsions, & d'un bruit de tambours & de bassins de cuivre. Ils se mêlent aussi de prédire l'avenir. Comme la superstition & le merveilleux ne manquent jamais de partisans, toute la sagesse du gouvernement chinois n'a pu jusqu'ici décréditer cette secte corrompue.

LAON, ( *Géog.* ) prononcez *Lan*, en latin *Laudunum*, ou *Lodunum*; mais on voit que les plus anciens l'appelloient *Lugdunum*, qui étoit turnommée *Clevarum*, ville de France en Picardie, capitale du Laonois, petit pays auquel elle donne son nom, avec un évêché suffragant de Reims; son commerce consiste en blé. *Laon* a été le siège des rois de la seconde race dans le x. siècle; il est situé fort avantageusement sur une montagne, à 12 lieues N. O. de Reims, 9 N. E. de Soissons, 31 N. E. de Paris. *Long.* 21°. 17'. 29". *lat.* 49°. 33'. 52".

*Laon* fut, dit-on, érigé en évêché l'an 496, sous le règne de Clovis; il faisoit appartenant une partie du diocèse de Reims.

Au bas de *Laon* est une abbaye de filles, appelée *Montreuil-les-Dames*; cette abbaye est principalement connue par la Vierge ou sainte Face de Jésus-Christ, que l'on y conserve avec soin, & qui

LAO 281

y attire en tout tems un grand concours de peuple; l'original de cette image est à Rome; celle-ci n'est qu'une copie, qui fut envoyée aux religieuses en 1249, par Urbain IV, qui n'étoit alors qu'archidiacre de *Laon*, & chapelain d'Innocent IV. Au bas du cadre où cette image est enclavée, on voit une inscription, qui dans ces derniers tems, a donné de l'exercice à nos érudits, & a fait voir combien ils doivent se défier de leurs conjectures ingénieuses. Le P. Mabillon avoua cependant que les caractères lui étoient inconnus; mais le P. Hardouin y découvrit un vers grec hexamètre, & publia pour preuve sa savante dissertation, qui eut entraîné tous les suffrages, sans un carme déchauffé, appelé le P. Honoré de sainte Catherine, lequel fut naturellement que l'inscription n'étoit point en grec, mais en sélavon. On méprisa le bon homme, son ignorance, & celle des Moscovites, de l'autorité desquels il s'appuyoit. Le Czar vint à Paris avec le prince Kourakin, & les princes Narisquin: on leur demanda par pure curiosité, s'ils connoissoient la langue de l'inscription; ils répondirent tous, que l'inscription portoit en caractères sélavons, les trois mots *obraz gospodni nauobron*, qui signifient en latin, *image Domini in limen*, « l'image de notre Seigneur est ici en » cadée ». On fut bien surpris de voir que le bon carme avoit eu raison contre tous les Savans du royaume, & on finit par se moquer d'eux.

Charles I. duc de Lorraine, fils de Louis d'Outremer, naquit à *Laon* en 953. On fait que Hugues Capet trouva le secret de se faire nommer à sa place roi de France en 987. Charles tenoit vainement de soutenir son droit par les armes; il y renvoya si mal, qu'il fut arrêté, pris, & enfermé dans une étroite prison à Orléans, où il finit sa carrière trois ans après, c'est-à-dire en 994. ( *D. J.* )

LAONNOIS, ( *Géog.* ) petit pays de France en Picardie; il est borné au Nord par la Thiérache, au Levant par la Champagne, au Couchant & au Midi par le Soissonnois. La capitale de ce petit pays est *Laon*. Les autres lieux principaux sont Corbigay, Lieffe, Couffy, Follenberg, Neuvion le-Vieux. Ce dernier endroit n'est aujourd'hui qu'un village, dont les habitans doivent à leur seigneur une espèce de taille de plusieurs muids de vin par an. Il intervint arrêt du parlement de Paris en 1505, confirmatif d'une sentence qui déboute les habitans de Neuvion-le-Vieux de leur demande, à ce que cette rente annuelle de vin fût fixée en argent. La fin de cet arrêt qui est en latin, mérite d'être remarquée: « Sauf » toutefois à l'intime, de faire aux appellans telle » grace qu'il verra bon être, à cause de la misère » & calamité du tems ». Cette clause, qui sembleroit de nos jours inutile & ridicule, étoit alors sans doute de quelque poids, pour insinuer à un homme de qualité des considérations d'équité que le parlement n'osoit prescrire lui-même. ( *D. J.* )

LAOR ( *bois de* ), *Hist. nat.* espèce de bois des Indes, d'un goût fort amer, & à qui on attribue un grand nombre de propriétés médicinales qui n'ont point été suffisamment constatées.

LAOSTYACTE, *l. m.* ( *Hist. ecclési.* ) officier dans l'Eglise grecque, dont la charge étoit de convoquer & d'assembler le peuple, ainsi que les diacres dans les occasions nécessaires. Ce mot vient de *laos*, peuple, & *stactos*, j'assemble. ( *D. J.* )

LAPER, *v. n.* ( *Gram.* ) il se dit de la manière dont les animaux quadrupèdes de la nature des chiens, des loups, des renards, &c. boivent l'eau ou mangent les choses fluides.

LAPEREAU, *l. m.* ( *Gram.* ) petit du lapin. Voyez LAPIN.

LAPHISTEN, *Laphistius*, ( *Littérat.* ) surnom de Jupiter, tiré du temple qu'on bâtit en son honneur,

## Notes

**(1) :****Note attribution**

Cet article est attribué à d'Holbach par John Lough dans *Essays on the Encyclopédie*, London, Oxford University Press, 1968, « d'Holbach's contribution », p. 111-229.

par Marie Leca-Tsiomis, le 31 août 2017

**(2) :****Note sur le désignant « Hist. mod. »**

Forme explicitée : Histoire moderne

Domaine : Histoire

par Collectif projet ENCCRE, le 16 mai 2016

**(3) :****Note sur le désignant « Philosophie. »**

Forme explicitée : Philosophie

Domaine : Philosophie

par Collectif projet ENCCRE, le 16 mai 2016

**(4) Note ponctuelle sur « Tau-Tsé »**

Il s'agit d'une déformation orthographique du « Tao té », romanisation française qu'adopte J.-B. du Halde dans la *Description de l'Empire de la Chine* pour le *Daode (jing)* 道德經 [Livre de la Voie et de la Vertu], texte traditionnellement attribué à Laozi. Cette erreur suggère que l'information a été probablement médiée par la traduction anglaise de Du Halde avant d'être reprise dans l'*Encyclopédie*. Voir le dossier critique.

par Huiyi Wu, le 29 mars 2021

## Dossier critique

« Lao-Kiun » est défini comme à la fois le nom d'une « secte » en Chine et celui de son fondateur. La première est aujourd'hui plus couramment connue sous le terme de « taoïsme », et le second, comme « Lao-tsé » ou « Laozi ». Cet article de 394 mots est le plus substantiel des trois dans l'*Encyclopédie* qui traite du même référent, et le plus compliqué du point de vue de ses rapports aux sources.

### Auteur

L'article n'est pas signé ; il fait partie des seize articles sur la Chine attribués à d'Holbach par Lough « avec une certitude raisonnable », puis confirmés par les études de Goggi (Lough, 1968, p. 185 ; Sandrier, 2010, p. 57 et 72). L'article ne figure pas sur les documents permettant explicitement d'attribuer un article non-signé à d'Holbach, comme la liste des 23 articles établie par son fils (Lough, 1968, p. 120-121). En effet, Lough reconnaît la part d'incertitude qui persiste quant à l'attribution : Mallet et Jaucourt ont aussi abondamment contribué aux articles sur l'Asie, et comparés aux articles sur le Japon, les articles sur la Chine constituent un ensemble moins cohérent du point de vue des renvois mutuels par référence croisée (Lough, 1968, p. 174-175). Le degré de compilation que représente l'article atténue l'importance d'une attribution précise.

### Enjeux de l'article

L'article fait partie des 548 articles de l'*Encyclopédie* qui ont « traité à la Chine d'une façon ou d'une autre » (Roberts, 1997, p. 88), la plus imposante des civilisations extra-européennes dans les discours savants de l'Europe des Lumières. Les « cultes » et les « superstitions » des Chinois, en particulier, étaient un sujet de grand intérêt : tandis que le débat s'enflammait parmi les savants et les philosophes pour déterminer la nature des systèmes de croyance chinois et prendre position en conséquence, le public curieux était tout aussi avide de descriptions de cultures exotiques. Cet article peut être considéré comme un service *a minima* rendu à cette attente répandue : il paraît bien court et sommaire en comparaison de l'article bien plus fouillé de Diderot, CHINOIS, (PHILOSOPHIE DES) (t. III, 1753, p. 341b-348a) ; il est également pétri de clichés, « embrouillé et condescendant » (Roberts, 1997, p. 95), déséquilibré entre la légende de Laozi et la présentation de ses « doctrines ». Mais ces derniers biais et écueils sont dans une large mesure imputables à ses sources, et à ce titre, l'article constitue un bon échantillon de l'état des connaissances européennes de la Chine en ce milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que des méthodes de compilation employées par l'*Encyclopédie*.

Depuis l'ouverture des voies maritimes au XVI<sup>e</sup> siècle, la Chine a fait l'objet d'une grande quantité de récits de voyageurs de qualité fort inégale. L'historiographie retient de ce vaste paysage littéraire surtout les quelques ouvrages vedettes fondés sur les récits de missionnaires jésuites, comme *China monumentis* de Kircher (1671) et *Description de l'Empire de la Chine* de Du Halde (1735), mais à l'orée du XVIII<sup>e</sup> siècle, les données que ceux-ci contiennent ont été progressivement disséminées sous forme de dictionnaires, de périodiques et d'autres compilations de seconde main. À l'instar de ce qui sera détaillé plus loin, l'article « Lao-Kiun », qui se fonde essentiellement sur une compilation elle-même faite à partir de l'ouvrage de Du Halde, est tout à fait représentatif des modalités de circulation des connaissances de la Chine en Europe à cette époque.

La religion taoïste est dès le départ jugé idolâtre et superstitieuse par les jésuites. L'*Encyclopédie* reprend cette caractérisation telle quelle, mais l'intention orthodoxe de cette littérature est fortement subvertie, si l'on se réfère au *Système figuré des connaissances* [consulter] placé à la tête de l'entreprise, qui lie « Science de Dieu », « Théologie naturelle/Théologie révélée » à « Religion, d'où par abus, Superstition » (Le Ru, 2006). Dans cette perspective, le christianisme, au lieu d'être la Vraie Religion annoncée aux Chinois pour dissiper la superstition païenne d'après les jésuites, en devient elle-même une source possible, ainsi ramenée au même niveau que le taoïsme. Autrement dit, si la superstition est un état dégénéré de toutes les religions du monde, une faiblesse humaine universelle dont ni le christianisme ni l'Europe ne sont exempts, ceux-ci n'échapperont pas à l'invective que d'Holbach lance ostensiblement contre le taoïsme dans cet article.

On appréciera d'autant mieux l'amplitude de la subversion si l'on note qu'à l'opposé de la superstition, d'Holbach propose « la sagesse du gouvernement chinois », l'expression qui, par ailleurs, n'est pas sans rappeler la lettre de Diderot à Sophie Volland, datée du septembre 1760, qui rapporte :

« La bonne conversation que je vous rendrais si j'en avais le loisir. Il s'agissait des Chinois. Le P. Hoop et le baron [d'Holbach] en sont enthousiastes, et il y a de quoi l'être si ce qu'on raconte de la sagesse de ces peuples est vrai. » (Roberts, 1997, p. 89)

Selon l'article de d'Holbach lui-même LETTRÉS, (*Littérat.*) (t. IX, 1765, p. 433a-b) dans ce même volume IX, la Chine est gouvernée par de savants mandarins qui adhèrent à « une espèce d'athéisme raffiné », qui « attribuent à la nature une infinité de ces choses que nous attribuons à Dieu ». Cette formule « l'athéisme raffiné » des Chinois, d'abord avancée par Pierre Bayle, a d'ailleurs aussi été employée par l'article ATHÉES, (*Métaph.*) (t. I, 1751, p. 798b-815a) de l'abbé Yvon : « on ne voit chez eux qu'un athéisme raffiné, & un éloignement de tout culte religieux ». La hiérarchie est ici totalement renversée entre la religion et l'incroyance, la dernière étant désormais synonyme de sagesse et de barrage contre la superstition née de la première.

L'article représente donc bien les deux rôles que la Chine joue dans l'*Encyclopédie* : objet de savoirs en elle-même, et moyen de critiquer l'ordre établi en l'Europe.

### Domaine



On peut trouver intéressant le fait que l'article porte le désignant « *Hist. mod. & Philosophie* », Lao-Kiun qui « naquit environ 600 ans avant l'ère chrétienne » n'étant évidemment pas moderne. Cela corrobore toutefois l'usage de ce désignant par d'Holbach dans d'autres articles traitant du sujet Chine : « moderne » est utilisé dès lors qu'il s'agit d'une tradition vivante, quelle que soit l'ancienneté de son origine (voir par exemple l'article KING, (*Hist. mod. Philosop.*) (t. IX, 1765, p. 129b), portant sur les livres canoniques). D'Holbach semble ne parler de « l'histoire ancienne » que dans le cas des mythologies celtique et scandinave (voir par exemple l'article HAWAMAAL, (*Hist. anc.*) (t. VIII, 1765, p. 74a–b)).

Plus curieux est l'usage de « philosophie » au lieu de « culte » ou de « superstition », étant donné la façon dont l'article décrit « la superstition & le merveilleux » des partisans de « cette secte corrompue ». Cela contredit aussi l'observation que l'on fait plus généralement dans le corpus holbachique sur les formes de croyances non-européennes : des Amériques au Japon en passant par la Sibérie et l'Afrique, ce sont les trois termes « superstition », « culte » et « religion » qui sont joints à « hist. mod. » de façon interchangeable. Pour prendre des exemples près de la Chine, on peut se référer à ces deux articles portant sur le Japon, JUITZ, (*Hist. mod. superst.*) (t. IX, 1765, p. 52b) et SINTOS ou SINTOISME, (*Hist. mod. Culte religieux.*) (t. XV, 1765, p. 218b–219a) ou encore à l'article SOMMONA-KODOM, (*Hist. mod. superstition.*) (t. XV, 1765, p. 340a–b) qui porte sur le bouddhisme en Asie du sud-est. À défaut, c'est « hist. mod. » tout court qui est utilisé : voyons par exemple l'article SCHAMANS, (*Hist. mod.*) (t. XIV, 1765, p. 759b) . En dehors de la Chine, le désignant « philosophie » n'est utilisé qu'à l'égard des courants de pensée caractérisés sans équivoque comme étant athées, comme par exemple, l'article SIUTO, (*Hist. mod. relig. & philos.*) (t. XV, 1765, p. 233b–234a). D'Holbach semble n'avoir jamais utilisé le désignant « superstition » à l'égard de la Chine : on ne trouve sous sa plume qu'une occurrence du désignant « religion » dans l'article TIEN, ou TYEN, (*Hist. mod. Relig.*) (t. XVI, 1765, p. 319a) .

## Correspondances internes à l'Encyclopédie

Aucune correspondance interne n'est explicitée. Le référent de l'article est pourtant identique à deux autres articles anonymes dans le même volume IX qui, quant à eux, se renvoient mutuellement comme synonymes : LANÇU, (*Hist. mod.*) (t. IX, 1765, p. 240a) et LANTHU, (*Hist. mod.*) (t. IX, 1765, p. 278a–b). Ces deux derniers mots vedettes, tirés respectivement de *China monumentis* d'Athanase Kircher (1668) et des *Six voyages en Turquie, en Perse, aux Indes* de Jean-Baptiste Tavernier (1676-78), sont des déformations orthographiques du chinois Laozi 老子 ou du vietnamien Laotu (« Maître Lao »), tandis que « Lao-Kiun » est la transcription fidèle du Laojun 老君 (« Seigneur Lao ») selon les règles françaises de l'époque. À cela s'ajoute l'article de Diderot CHINOIS, (PHILOSOPHIE DES) (t. III, 1753, p. 341b–348a), où il est fait mention de « Roosi, ou Li-lao-kiun, ou Lao-tan » qui naquit « 504 ans avant Jésus-Christ » (p. 343) : Li Laojun 李老君 et Laodan 老聃 sont d'autres noms chinois du même Laozi, tandis que Roosi (*Rōshi*) transcrit la prononciation de Laozi en japonais (Koseki, 1994, p. 131). Cette inflation d'articles et de mentions née de l'hétérogénéité des sources et de l'incertitude orthographique est caractéristique des compilations européennes sur la Chine. (Voir le dossier transversal, [Le taoïsme dans l'Encyclopédie](#)).

En dépit de l'absence de renvoi explicite, l'article « Lau-kiun » est étroitement lié à celui intitulé TAUT-SE, (*Hist. mod.*) (t. XV, 1765, p. 946b), aussi attribué à d'Holbach par Lough (Lough, 1968, p. 190). « Taut-sé », défini comme « le nom d'une secte de la Chine, dont *Lao-kiun* est le fondateur », est une déformation de « Tau-sseë » (*daoshi* 道士), qui signifie prêtre taoïste. Ces deux articles se recoupent largement dans leurs descriptions du taoïsme.

De manière intéressante, bien que le taoïsme soit ici vilipendé comme un « culte idolâtrique » pratiquant la « magie » et révélateur de la vulnérabilité des hommes face à la « superstition », l'article ne renvoie pas aux articles SUPERSTITION, (*Métaphys. & Philos.*) (t. XV, 1765, p. 669b–670a), MAGIE (t. IX, 1765, p. 852a–854a), ou IDOLATRIE, (*Philos. & Théolog.*) (t. XVII, 1765, p. 801a–b) ; *a contrario*, ces derniers articles n'incluent pas non plus le taoïsme dans leur traitement du sujet. L'article « Idolâtrie » par Voltaire insiste même sur le fait que « Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune idole », en contradiction avec l'article « Lao-Kiun » qui affirme que « La religion de Lao-Kiun fut adoptée par plusieurs empereurs de la Chine ».

## Sources françaises, anglaises et chinoises

### Sources françaises majeures

Cet article ne cite aucune source ; Lough identifie sa source comme *Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost (Lough, 1968, p. 188 ; Sandrier, 2010, p. 72), qui, en effet, semble être celle de l'article TAUT-SE, (*Hist. mod.*) (t. XV, 1765, p. 946b), aussi attribué à d'Holbach. Mais il s'agit plus probablement ici d'un raccourci fait à partir des cinq pages sur le taoïsme dans *L'Histoire moderne des Chinois, des Japonnois, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russiens*, attribuée à l'abbé François-Marie de Marsy (1714-1763), bien que l'un et l'autre consiste à une compilation faite à partir de Du Halde. Tous les éléments dans l'article de l'*Encyclopédie* peuvent être repérés dans l'ouvrage de De Marsy, et présentés dans un ordre identique. Par ailleurs, de Marsy écrit « Lao-kiun », contrairement à « Lao-kyun » qu'adopte Prévost ; il intitulé son chapitre « la secte de Lao-kiun », au lieu de Prévost qui parle de « la secte des Tau-tsé ».

Le travail de d'Holbach consiste parfois en une reformulation minimale. Par exemple :

Tableau 1.pdf 

Le processus de compilation peut aussi entraîner une réorganisation de l'ordre des données. Comparons, par exemple, l'exposé sur la doctrine taoïste dans l'*Encyclopédie* avec le texte de De Marsy, avec les énoncés numérotés : au lieu de l'ordre initial de 1 à 9, les énoncés sont réagencés dans une séquence 1-2-9-4-5-6-7-3-8.

Tableau 2.pdf 

L'article présente par ailleurs d'importantes coupures et des raccourcis par rapport au texte de De Marsy. Lorsque ce dernier consacre plus d'une page aux empereurs qui se sont adonnés au taoïsme (*L'Histoire moderne des Chinois, des Japonnois, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russiens*, p. 318), précisant noms, dynasties et périodes de règnes selon l'ère chrétienne, l'article se contente d'indiquer : « la religion de Lao-Kiun fut adoptée par plusieurs empereurs de la Chine ».

De manière intéressante, l'article omet toutes les railleries de De Marsy contre sa propre source principale, à savoir le jésuite Jean-Baptiste du Halde et sa *Description géographique, historique, chronologique, politique et physiques de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise* (4 vols., Paris 1735, La Haye 1736, ci-après *Description de l'Empire de la Chine*). En effet, de Marsy ironise sur le prisme de lecture par trop christianisant qu'adopte Du Halde à l'égard de l'aphorisme taoïste « Le Tao a produit un ; un a produit deux, deux ont produit toutes choses » : « Peu s'en faut que du Halde ne soit tenté d'en conclure que Lao-kiun avoit quelques notions du grand Mystere de la Trinité » (*Description de l'Empire de la Chine*, 1735, t. III, p. 16 ; *L'Histoire moderne des Chinois, des Japonnois, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russiens*, p. 317). Et lorsque Du Halde voit la « Puissance du Démon » (*Description de l'Empire de la Chine*, 1735, t. III, p. 18) derrière les merveilles produites par les rituels taoïstes, pour de Marsy, « Il est surprenant qu'un Ecrivain aussi éclairé que le P. du Halde, soit tenté de les attribuer à une cause surnaturelle, & au pouvoir invisible du diable. » (*L'Histoire moderne des Chinois, des Japonnois, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russiens*, p. 319). L'article de l'*Encyclopédie* ne reprend pas ces sarcasmes contre la superstition catholique : à leur place se substitue un commentaire plus générique qui, comme on l'a remarqué plus haut, ne laisse pas de sentir le soufre à sa propre façon : « Comme la superstition & le merveilleux ne manquent jamais de partisans, toute la sagesse du gouvernement chinois n'a pu jusqu'ici décréditer cette secte corrompue ». Ainsi le processus de compilation dans l'*Encyclopédie* fait-il aussi bien naître, déplacer que disparaître les intentions polémiques et les critiques antireligieuses.

La nature de l'information contenue dans l'article peut être mieux située dans le paysage des savoirs et des discours européens sur la Chine au XVIII<sup>e</sup> siècle si l'on compare le texte de De Marsy à la *Description* de Du Halde. La *Description* est une référence incontestable en matière sinologique (Landry-Deron, 2002), un monument de 3 000 pages in-folio en quatre tomes, qualifié lui-même d'« encyclopédie » (Foss, 1979). C'est une compilation méthodique à partir de matériaux publiés ou inédits, effectuée par les missionnaires jésuites, seuls Européens pouvant alors résider à l'intérieur de la Chine : Du Halde, quant à lui, est un écrivain sédentaire qui n'est « point sorti de Paris » et n'a « point su le chinois » selon Voltaire (*Le Siècle de Louis XIV* ; Landry-Deron, 2002, p. 11).

Une analyse serrée montre que le travail de compilation effectué par De Marsy est plus complexe que celui dont son texte a fait l'objet de la part de d'Holbach. De Marsy a panaché trois chapitres de deux volumes différents de la *Description*. Son texte suit dans son ensemble le chapitre de synthèse que Du Halde consacre au taoïsme dans le tome 3, qui place celui-ci parmi d'autres « sectes » qui ont cours en Chine, notamment le confucianisme et le bouddhisme. Il ne diffère pas sensiblement de Du Halde lorsqu'il présente la doctrine de Laozi ou les « superstitions » des adeptes modernes (*Description de l'Empire de la Chine*, 1735, t. III, p. 16-18), mais l'auteur le raccourcit et le simplifie considérablement. Il y ajoute aussi des éléments tirés du tome 1 de la *Description*. Dans un long exposé chronologique de l'histoire de la Chine organisé par règne d'empereur que ce tome contient, on lit en effet, sous la rubrique dédiée au règne du roi Dingwang de la dynastie des Zhou (周定王, règne 606-586 av. J.-C.), que Laozi, qui naquit pendant cette période, « prétendoit que l'âme périssoit avec le corps, que la félicité de l'homme consistoit dans la volupté », que « bornant tout le bonheur à cette vie, il se vantoit d'avoir trouvé le secret de la prolonger bien au-delà du cours ordinaire », et que sa secte est connue comme « la Secte des immortels » (*Description de l'Empire de la Chine*, 1735, t. I, p. 348) : ces éléments sont repris textuellement par De Marsy, et par ce biais, par l'*Encyclopédie*.

### Source chinoise en amont des sources françaises


Si la présentation des doctrines et pratiques taoïstes n'encourt pas de changement sensible à travers ce travail d'abrègement et de réassemblage, la légende sur la parenté de Laozi, au contraire, voit sa signification se transformer fondamentalement. Dans l'exposé synthétique qu'il donne sur le taoïsme dans le tome 3 de la *Description*, Du Halde affirme en effet : « Sa naissance [de Laozi], si l'on croit ce qu'en racontent ses Disciples, fut des plus extraordinaires ; & selon le rapport fabuleux qu'ils en font, il demeura pendant quatre-vingts ans dans le flanc de sa mere » (*Description de l'Empire de la Chine*, 1735, t. III, p. 16). Mais les détails que De Marsy offre proviennent plutôt d'un autre chapitre du tome 3, d'un « Dialogue, où un Philosophe Chinois moderne nommé *Tchin* expose son sentiment sur l'origine & l'état du Monde » (*Description de l'Empire de la Chine*, 1735, t. III, p. 42-64), que Du Halde insère après avoir fait le tour de toutes les « sectes » des Chinois. Ce texte, dit Du Halde, est traduit du chinois par le missionnaire François-Xavier Dentrecolles (1664-1741) ; il s'en sert pour illustrer combien les lettrés chinois modernes « s'égarèrent » loin de la connaissance du Vrai Dieu qu'avaient les Anciens, au point de « tomb[er] dans l'athéisme » sur le plan métaphysique (*Description de l'Empire de la Chine*, 1735, t. III, p. 41). On y voit en effet un lettré arriver dans un village pour prêcher sa cosmologie néo-confucéenne qui veut que l'univers soit autogénéré, autorégulé, et insensible à la moralité du monde humain. Il tente aussi, en passant, de détourner les villageois de leur attachement aux superstitions bouddhistes et taoïstes, dénigrant la naissance de Laozi et du Bouddha comme ignoble (*Description de l'Empire de la Chine*, 1735, t. III, p. 49). Ce qui a été repris par de Marsy et par l'*Encyclopédie* comme la légende fondatrice des taoïstes concernant la naissance de leur maître, faisait en réalité partie d'une invective anti-taoïste.

La complexité de ce récit monte encore d'un cran lorsqu'on intègre la source chinoise du jésuite dans

l'analyse. Quoi que Du Halde ne fournisse aucune précision, il s'avère que le texte est bel et bien traduit du chinois. Or, au lieu d'un texte conventionnellement reçu comme philosophique, il s'agit, de façon surprenante, du dernier chapitre du recueil de contes vernaculaire *Doupeng xianhua* 豆棚閑話 [Propos oisifs sous la tonnelle aux haricots], signé d'un certain Aina Jushi 艾納居士 [le lettré retiré Aina] qui l'aurait composé dans les années 1660 (Aina Jushi, 1983 ; Lebeauin éd. , 2010). Ce texte est un spécimen hautement atypique dans le paysage romanesque de la Chine prémoderne. Il est, à notre connaissance, le seul dans l'histoire de la littérature chinoise avant le XIX<sup>e</sup> siècle à adopter la structure du récit enchâssé. Ses douze chapitres correspondent à douze journées où des habitants d'un village se rassemblent sous une tonnelle aux haricots et se racontent des histoires, conclus par le chapitre traduit par le jésuite où un lettré itinérant arrive de façon impromptue avec son sermon. Ce récit sur la naissance de Laozi est donc à l'origine placé dans la bouche d'un personnage fictif, une dimension totalement effacée lorsque le texte entre dans la sphère francophone.

Pour compliquer davantage les choses, ce personnage était probablement conçu comme un narrateur non fiable. Car sur le plan de son contenu, le *Doupeng xianhua* est aussi d'une complexité peu commune dans la littérature vernaculaire chinoise. Ce recueil contient des contes réalistes et fantastiques, des exemplums tout à fait conformistes et des réécritures radicalement subversives de contes traditionnels. L'ensemble peut se lire comme un témoignage polyphonique de ce que l'on peut appeler la « crise de conscience chinoise » du XVII<sup>e</sup> siècle, où les lettrés peinent à donner un sens, politiquement et philosophiquement, à la désintégration progressive de l'ordre du monde chinois qui culmine dans l'effondrement de la dynastie des Ming en 1644 et l'installation des « barbares » mandchous des Qing sur le trône de Pékin. Ce cataclysme historique est, pour beaucoup, le résultat du dogmatisme militant déplacé des lettrés de la fin des Ming, et ce lettré pédant du *Doupeng xianhua* en paraît l'image-type (Wu, 2017, p. 165). Le contexte narratif invite donc à lire avec scepticisme l'invective de ce personnage contre le taoïsme, et par extension, les discours anticléricaux effectivement en cours dans la Chine de ce XVII<sup>e</sup> siècle, sur lesquels celle-ci était modelée – une nuance également perdue lors de la traduction en français.

Reste à noter deux erreurs de traduction commises par le jésuite dans ce paragraphe, qui ont été perpétuées par les compilations qui se basent sur elle. Dans l'original chinois, la mère de Laozi ne s'est pas « trouvée enceinte par la vertu vivifiante du ciel & de la terre » « sans avoir eu commerce avec son mari ». L'original chinois était plus cru : « Ces deux-là s'accouplèrent dans la montagne et, par la magie d'un souffle naturel, la femme se trouva enceinte ». Sa durée de grossesse ne dura pas non plus quatre-vingts ans, mais quatre-vingts mois. Mais dans le second cas, il est possible qu'il s'agisse d'une réécriture plutôt que d'une simple erreur. Car les sources chinoises de l'époque donnent bien plus souvent la durée de cette grossesse comme étant de quatre-vingts ans. Par exemple, on lit dans le *Youxue qionglin* 幼學瓊林 [La Forêt de trésors pour l'apprentissage des enfants], un manuel d'initiation à la lecture très populaire : « Laozi, le Souverain du Tao, est resté dans le sein maternel pendant quatre-vingt-et-un ans avant de naître » (老子道君, 在孕八十一年而始誕). Doit-on voir là une tentative de rationalisation de l'auteur du *Doupeng xianhua*, qui prend soin que ce trait de légende soit extraordinaire, sans être totalement irréaliste ? Toujours est-il que toutes les publications jésuites de l'époque suivent la version standard en parlant d'une grossesse de quatre-vingts ans, et Dentrecolles a probablement « normalisé » son original chinois en faisant ce changement.

Tableau 3.pdf 

En somme, le récit sur la naissance de Laozi s'avère une véritable traduction du chinois, mais cette source chinoise, un texte fictif émanant d'un esprit original, est tout sauf représentative si l'on cherche à comprendre Laozi et le taoïsme. La légende de Laozi y est placée dans la bouche d'un ennemi du taoïsme qui lui-même paraît sous un éclairage ironique. Ce contexte énonciatif a été perdu et déformé au cours de sa circulation, jusqu'à devenir dans l'*Encyclopédie* une source interne des taoïstes.

### Autres sources françaises

Il y a par ailleurs dans le texte de De Marsy un élément introuvable chez Du Halde : l'idée que Laozi « soutenoit que Dieu étoit matériel » et qu'« il admettoit encore d'autres dieux subalternes » (*L'Histoire moderne des Chinois, des Japonnois, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russiens*, p. 316). L'origine de celle-ci est jésuite : on la retrouve pour la première fois dans la préface du *Confucius sinarum philosophus* (Paris, 1687), traduction collective en latin par les missionnaires jésuites des classiques confucéens : « Li-Lao-Kun » « avait des notions d'un premier et suprême dieu, mais il s'agit d'une notion erronée, puisqu'il considère ce dieu comme corporel, quoique dominant sur d'autres dieux, comme un roi qui règne sur ses vassaux ». (*una res tamen certa est, primi ac supremi cujusdam Numinis habuisse notitiam, quamquam abberantem revorà notitiam, ut qui existimarit, Numen esse corporeum, tamenetsi allis quoque Numinibus, ceu Regem suis clientibus, dominari fareretur*) (Meynard éd. , 2011, p. 111 et p. 261).

Cependant, c'est essentiellement grâce aux sources de seconde main en langue vernaculaire que des connaissances sur la pensée chinoise contenues dans le *Confucius Sinarum Philosophus* se sont diffusées au-delà du petit cercle de savants d'expression latine. De Marsy peut avoir puisé cette idée dans l'une des sources suivantes : le compte rendu du *Confucius Sinarum Philosophus* par l'intellectuel huguenot Jean Leclerc (Jean Leclerc, décembre 1687, p. 396) ; les *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* (Paris, 1692) du jésuite Louis le Comte qui donne une présentation des « superstitions » chinoises très similaire à celle que fait Couplet ; le pamphlet anti-jésuite *Apologie des Dominicains missionnaires de la Chine* par le théologien à la Sorbonne Noël Alexandre (Cologne, 1694, p.8) ; « Réflexions sur les principes généraux de l'art d'écrire, et en particulier sur les fondements de l'écriture chinoise » de Nicolas Fréret (Nicolas Fréret, 1729, p. 626) ; de André-François Boureau-Deslandes (Amsterdam, 1737, t. 1, p. 83) ; ou encore *A General History of the Several Nations of the World from the Flood to the Present Time* de



Thomas Salmon (London, 1751, p. 339). Dans toutes ces sources secondaires, si le texte demeure remarquablement stable, sa connotation varie beaucoup : tandis que l'idée d'un Dieu corporel est rejetée comme idolâtre par les jésuites comme par leurs ennemis au sein de l'Église, dans d'autres textes comme la dissertation de Fréret, le caractère « matérialiste » de cette croyance répandue chez les Chinois civilisés amène à la possibilité de séparer la métaphysique et la morale (Nicolas Fréret, 1729, p. 632-633). Or, la plupart des compilateurs se contentent d'y porter un regard détaché de simple curieux en incorporant cette information dans un vaste tableau de cultures exotiques. Le texte de Marsy, comme l'article de l'*Encyclopédie* dont il s'inspire, font partie de ces compilations qui répandent une connaissance encyclopédique sur le monde extra-européen sans parti pris apparent.

### Rôle médiateur de l'anglais

Observons enfin qu'entre les trois ouvrages en langue française, la *Description de l'Empire de la Chine* de Du Halde, *L'Histoire moderne des Chinois, des Japonnois, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russiens* de De Marsy et l'*Encyclopédie*, l'anglais est probablement intervenu à chaque étape comme langue intermédiaire. D'abord, dans l'hypothèse où l'article est bien dû à d'Holbach, qui sait l'anglais, on ne peut exclure la possibilité qu'il se soit fondé sur la traduction anonyme en anglais du texte de De Marsy, parue en 1755 sous le titre de *The History of China* (Londres, p. 248-251). De Marsy a lui-même très vraisemblablement, et curieusement, utilisé la traduction anglaise de la *Description* de Du Halde. Cette observation est faite sur la base de la translittération de deux termes chinois. De Marsy, comme l'*Encyclopédie* dans son sillage, transcrit le titre du livre que laisse Laozi par « Tao-tsé » (*L'Histoire moderne des Chinois, des Japonnois, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russiens*, p. 316), alors qu'il s'agit du *Daode jing* [Classique de la Voie et du Vertu], correctement rendu par *Tau té* dans la version française de la *Description* (*Description de l'Empire de la Chine*, 1735, t. III, p. 49). C'est dans la première édition anglaise de la *Description* que l'erreur s'est introduite (*Description de l'Empire de la Chine*, 1738, vol. I, p. 670). De Marsy appelle aussi « Quang » le père de Laozi, à la différence de Du Halde qui écrit « Kouang » (*Description de l'Empire de la Chine*, 1735, t. III, p. 49). Ce changement est également dû à la traduction anglaise (*Description de l'Empire de la Chine*, 1738, vol. I, p. 669), qui anglicise la translittération de certains noms propres chinois. Un rappel qu'en ce XVIII<sup>e</sup> siècle où la langue française est généralement considérée comme le principal véhicule des savoirs de la Chine en Europe, le rôle médiateur de l'anglais, ainsi que la complexité supplémentaire qu'introduit ce détour, mérite une meilleure évaluation.

### Réception et reprises de l'article

L'article ne semble avoir été réemployé par aucune œuvre ultérieure de D'Holbach, et aucun écho direct de l'article n'a été repéré jusque-là dans les sources de l'époque.

Il a été repris dans la plupart des « métamorphoses » de l'*Encyclopédie*, souvent à l'identique. La réédition italienne de Lucques le reprend textuellement sans y ajouter d'annotation (*Encyclopédie, édition de Lucques*, t. IX, p. 227), tandis que le *Grand Dictionnaire Français* contient un article « Laokium » à tout point identique à l'article de l'*Encyclopédie* à l'exception de l'omission du tiret (t. XV, p. 388). Notons que la *Table du pasteur Mouchon*, en plus d'un résumé du contenu de l'article, contient une référence fantôme à « Lao-kiun : observation sur ce philosophe Chinois. XV. 94. B. » (t. II, p. 98). Aucune référence à Laozi ne se trouve à la page indiquée du tome XV (où l'on trouve l'article *SERIE ou SUITE, en Algèbre* (t. XV, 1765, p. 93b-96a)).

La seule reprise qui constitue une véritable refonte est celle de l'*Encyclopédie d'Yverdon* (t. XXV, 1773, p. 669-670). L'article non-signé « Lao-tun, Lao-Kun ou Li-Lao-Kun », porte en effet le marquage (R), qui indique un article refait. Il est beaucoup plus long que celui de l'*Encyclopédie* de D'Alembert et de Diderot, occupant désormais plus d'une page entière. Ce n'est pourtant sans doute pas une réécriture directe de l'article de l'*Encyclopédie*, mais une copie fidèle de l'article éponyme du *Dictionnaire historique des cultes religieux établis dans le monde depuis son origine jusqu'à présent* de Jean-François de la Croix (Paris, 1770, t. II, p. 604-607), qui, lui, ne fait pas référence à l'*Encyclopédie* et qui semble être une compilation faite directement à partir des sources jésuites. Dans son *Avertissement*, ce *Dictionnaire* se targue d'avoir « déchiré les voiles épais du paganisme, sondé les retraites obscures de l'irreligion, dissipé les phanômes orgueilleux de l'hérésie, & mis au grand jour les productions monstrueuses de la superstition & du mensonge » (t. I, p. iii). La lecture de l'article « Lao-tun, Lao-Kun ou Li-Lao-Kun » ne dément pas cette déclaration de l'orthodoxie. L'article est d'abord plus sobre sur les « fables extravagants » concernant la naissance de Laozi, se limitant à la légende d'une grossesse de quatre-vingts ans et éliminant les singularités qu'offre la traduction du *Doupeng xianhua* par Dentrecolles. Il développe plus substantiellement les doctrines et pratiques taoïstes ainsi que l'histoire du taoïsme en Chine, se fondant essentiellement sur les *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* de Louis Le Comte, qu'il cite explicitement, complétés probablement par la *Description de l'Empire de la Chine* de Du Halde. En compilant ces sources jésuites, De la Croix suit une démarche diamétralement opposée à De Marsy et à l'auteur de l'article de l'*Encyclopédie*. Il approuve le rapprochement qu'opèrent les jésuites entre certaines doctrines taoïstes et le christianisme, créditant à Le Comte d'avoir reconnu « une idée imparfaite de la Trinité » dans l'aphorisme taoïste « La Loi de raison a produit un, un a produit deux, deux ont produit toutes choses » (*Dictionnaire historique des cultes religieux*, t. II, p. 605 ; *Encyclopédie d'Yverdon*, t. XXV, p. 669) ; rappelons-nous que ce même rapprochement est cité ironiquement par de Marsy et entièrement omis par d'Holbach. De la Croix réitère aussi les condamnations dont les jésuites entourent leur présentation du taoïsme, décrivant les « dogmes » de la corporalité du Dieu et de la mortalité de l'âme comme une doctrine « absurde » ou des dogmes « insensés et pernicieux » (*idem.*) : ces mêmes idées étaient présentées dans l'*Encyclopédie* dans un langage neutre, sans parti pris. Contrastant avec la sobriété de l'article de l'*Encyclopédie* quant à l'histoire des empereurs ayant favorisé le taoïsme, de la Croix détaille la façon dont « Plusieurs empereurs ajoutèrent foi à leurs mensonges », notamment l'empereur Zhenzong de la dynastie des Song qui « adopta les erreurs

de ces fourbes » (*Dictionnaire historique des cultes religieux*, t. II, p. 606 ; *Encyclopédie d'Yverdon*, t. XXV, p. 670). De la Croix, et l'*Encyclopédie* d'Yverdon qui s'en inspire, ont en quelque sorte rechristianisé les savoirs sur le taoïsme.

La confusion orthographique qui règne dans l'*Encyclopédie* autour du nom de Laozi a souvent persisté. Ni la réédition de Lucques (t. IX, p. 193, « Lançu », p. 225, « Lanthu », p. 227, « Lao-Kiun »), ni le *Tableau analytique* de Mouchon (t. II, p. 93, « Lançu », p. 98, « Lanthu » et « Lao-Kiun ») n'établissent de renvoi entre le binôme « Lançu »-« Lanthu » et « Lao-Kiun ». En revanche, le *Grand Vocabulaire français* signale prudemment à la fin de l'article « Lançu » : « Ce Lançu ne seroit-il pas le même que Lao-kiun. Voyez ce mot » (t. XV, p. 369-370). Le *Dictionnaire historique des cultes religieux* de la Croix semble témoigner du même scrupule à fusionner les articles redondants : il conserve deux entrées « Lançu » et « Lao-Tun », en renvoyant le premier au second (t. II, p. 604). De ce point de vue, *Encyclopédie d'Yverdon* s'avère la plus méthodique : elle supprime non seulement les entrées « Lançu » et « Lanthu », mais aussi l'article « Taut-sé », tout en intégrant une partie des données de ce dernier dans l'article « Lao-tun, Lao-Kun ou Li-Lao-Kun », comme la description des sacrifices taoïstes « accompagnés d'attitudes grotesques, de contorsions effroyables & surtout d'un bruit horrible de chaudières & de tambours » (TAUT-SE, (*Hist. mod.*) (t. XV, 1765, p. 946b) ; *Encyclopédie d'Yverdon*, t. XXV, p. 670).

## Études sur l'article

Il n'y a pas d'étude spécifique sur l'article. On le voit toutefois mentionné dans des travaux portant plus généralement sur la représentation de la Chine ou du taoïsme dans l'*Encyclopédie*. (Roberts, 1997, p. 95 ; Lehner, 2011, p. 308 ; Lebranchu, 2018, p. 146).

## Bibliographie

艾衲居士 Aina Jushi, *Dou peng xian hua 豆棚閒話 [Propos oisifs sous la tonnelle aux haricots]*, Shanghai guji chubanshe, Shanghai, 1983.

Theodore Foss, *A Jesuit encyclopedia for China : a guide to Jean-Baptiste Du Halde's Description de la Chine (1735)*, Université de Chicago, 1979 [consulter].

Takeshi Koseki, « Diderot et le confucianisme : autour du terme Ju-kiao de l'article CHINOIS (philosophie des) », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 16 (1994), p. 125-131 [consulter].

Isabelle Landry-Deron, *La Preuve par la Chine : la « Description » de J.-B. Du Halde, jésuite, 1735*, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Paris, 2002.

Véronique Le Ru, « De la science de Dieu à la superstition : un enchaînement de l'arbre encyclopédique qui donne à penser », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 40-41 (2006), p. 67-76 [consulter].

Claire Lebeau (éd.), *Propos oisifs sous la tonnelle aux haricots (traduit du chinois)*, Gallimard, Paris, 2010

Georg Lehner, *China in European Encyclopaedias, 1700-1850*, Brill, Leiden, 2011.

Marc Lebranchu, *Les fabriques du taoïsme en Occident : Quatre siècles de représentation et de réception du taoïsme en France et en Europe*, Ecole pratique des hautes études, 2018 [consulter].

John Lough, *Essays on the Encyclopédie of Diderot and d'Alembert*, Oxford University Press, London, New York, 1968.

Thierry Meynard (éd.), *Confucius Sinarum Philosophus (1687): The First Translation of the Confucian Classics*, Institutum historicum Societatis Iesu, Rome, 2011.

J. A. G. Roberts, « L'image de la Chine dans l'Encyclopédie », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 22/ (1997), p. 87-108 [consulter].

Alain Sandrier, « L'attribution des articles de l'Encyclopédie au baron d'Holbach : bilan et perspectives », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 45 (2010), p. 44-57 [consulter].

Huiyi Wu, « Alien Voices under the Bean Arbor: how an Eighteenth-Century French Jesuit translated the Doupeng xianhua as the “Dialogue of a Modern Atheist Chinese Philosopher” », *T'oung-Pao*, 103/ (2017), p. 155-205 [consulter].

par Huiyi Wu, le 29 mars 2021